

La stèle de Peleger d'Auch



Cette remarquable stèle en calcaire fut découverte au nord de la ville antique d'Auch (Gers), sur le site de Saint-Orens, un ancien prieuré qui fut fouillé à la fin des années 1860. Elle a rejoint les collections épigraphiques du musée d'Archéologie nationale en 1873, date où elle lui fut donnée par l'abbé François Canéto (1805-1884), érudit spécialiste de la Gascogne paléochrétienne.

On peut encore y lire le texte latin suivant :

« IN DEI NOMINE S[an]CT[o]
PELEGER QUI [h]IC BEN NID.
D[eu]S ESTO CUM IPSO / OCOLI
INVIDIOSI CREPEN[t]. DE D[ei]
DONUM IONA FECET. »

Toutefois, le mot situé à la dernière ligne est rédigé en caractères hébraïques et non latins : il signifie *shalom* (qu'on peut traduire à la fois par « paix » et par « salutation »). À côté de lui sont gravés la trompe en corne appelée *chophar* (ou *shofar*) et le chandelier à sept branches appelé *menorah* (deux objets spécifiques à la liturgie juive), ainsi qu'une palme.



Une inscription énigmatique :

Si le caractère hébraïque de cette stèle n'a pas échappé aux premiers épigraphistes qui se sont penchés sur elle, la signification exacte du texte est restée un certain temps sujette à débat.

On s'accorde désormais sur la traduction proposée par Edmond Le Blant, auteur en 1892 du *Nouveau recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIII^e siècle* :

« Au saint nom de Dieu,
[c'est] Peleger qui [gît] ici, le fils de Nid.
Que Dieu soit avec lui. Que les yeux
jaloux crèvent. Par la grâce
de Dieu, Jona [l']a réalisée.
Shalom »

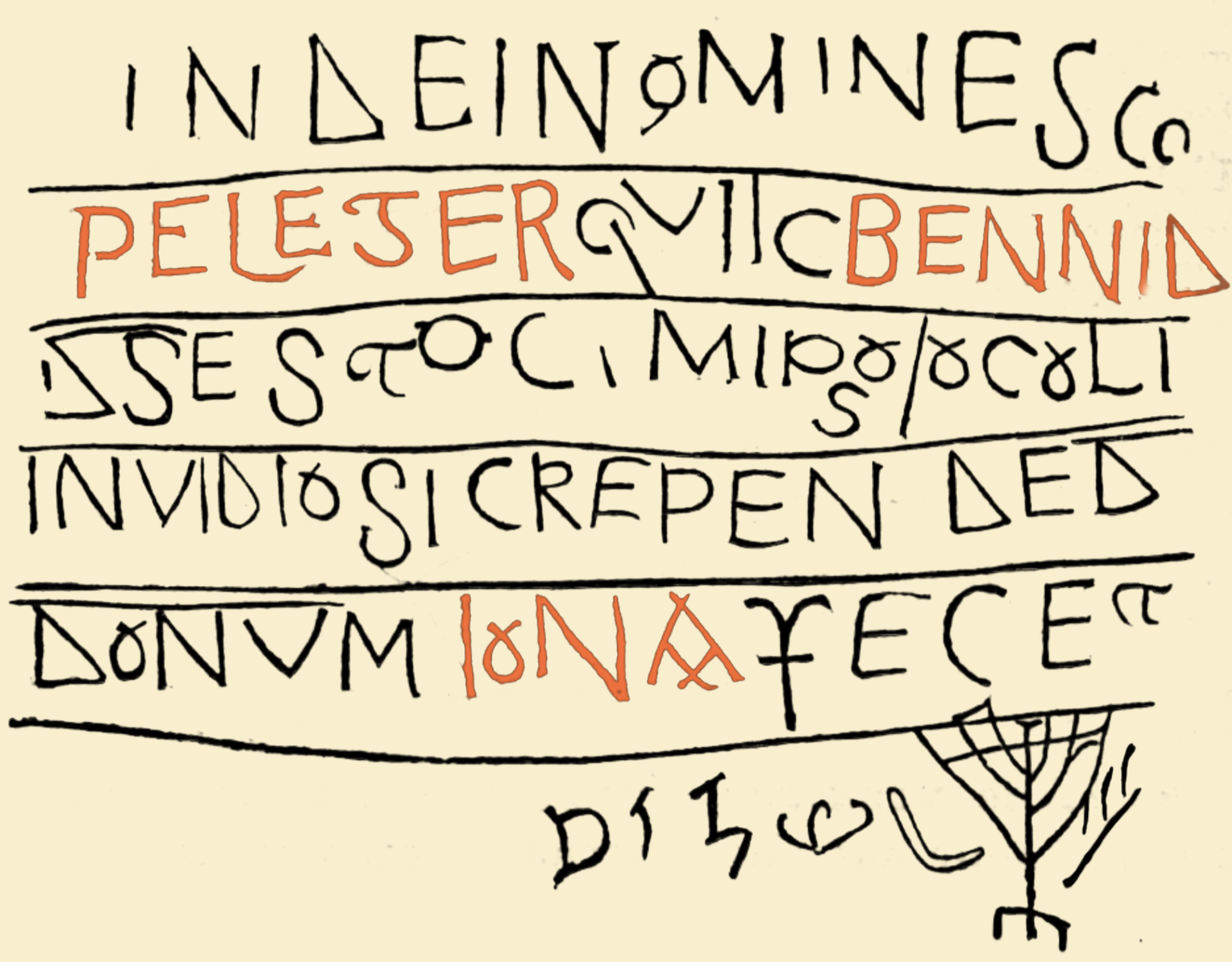
Les deux premières lignes et la moitié de la troisième relèvent de formules assez communes dans l'épigraphie funéraire des V^e au VII^e siècle. On les trouve généralement sur des stèles paléochrétiennes mais cela n'a rien de surprenant si l'on considère que le christianisme s'inscrit dans la continuité du judaïsme, dont il a hérité d'un grand nombre de formules et de traditions.

En revanche, la fin de la troisième ligne et le début de la quatrième sont plus inhabituels. De quels « yeux jaloux » est-il question et pourquoi devraient-ils « crever » ? En l'occurrence, un parallèle peut être fait avec deux inscriptions analogues découvertes en Syrie et au Liban, qui ont été rédigées avant l'islamisation de ces territoires. Elles sont en grec, mais cette langue s'est imposée au VII^e siècle jusque dans la chancellerie des empereurs romains d'Orient tandis que le latin restait la langue officielle dans les anciennes provinces d'Occident – notamment en Novempopulanie où se trouvait la cité d'Auch. Le fait est que, grecques ou latines, ces trois formules peuvent être interprétées comme des imprécations contre le « mauvais œil » jeté par les sorciers dont le Talmud appelle à se méfier (*Traité des Berakhoth*, IX). Sa présence sur la stèle d'Auch semble donc en corroborer le caractère juif.

Enfin, la dernière phrase de notre stèle évoque un certain Jona, qui reconnaît être l'auteur de cette dédicace mais dont il attribue pieusement tout le mérite à Dieu – en faisant au passage une faute de grammaire puisqu'en latin académique, il aurait dû décliner le mot « don » (ou plutôt « grâce »), soit écrire *dono* à la place de *donum*.

Des mérovingiens appelés Peleger, Nid et Jonas !

La stèle de Peleger d'Auch est donc une stèle d'époque mérovingienne. Il semble même possible de la dater plus précisément du VII^e siècle à en juger par la graphie, notamment la façon dont ont été tracées les lettres *P* et *F*. Cependant, son décor gravé et l'inhabituelle formule apotropaïque qu'elle contient permettent de l'identifier comme juive et non chrétienne. En outre, les noms mentionnés sont peu courants :

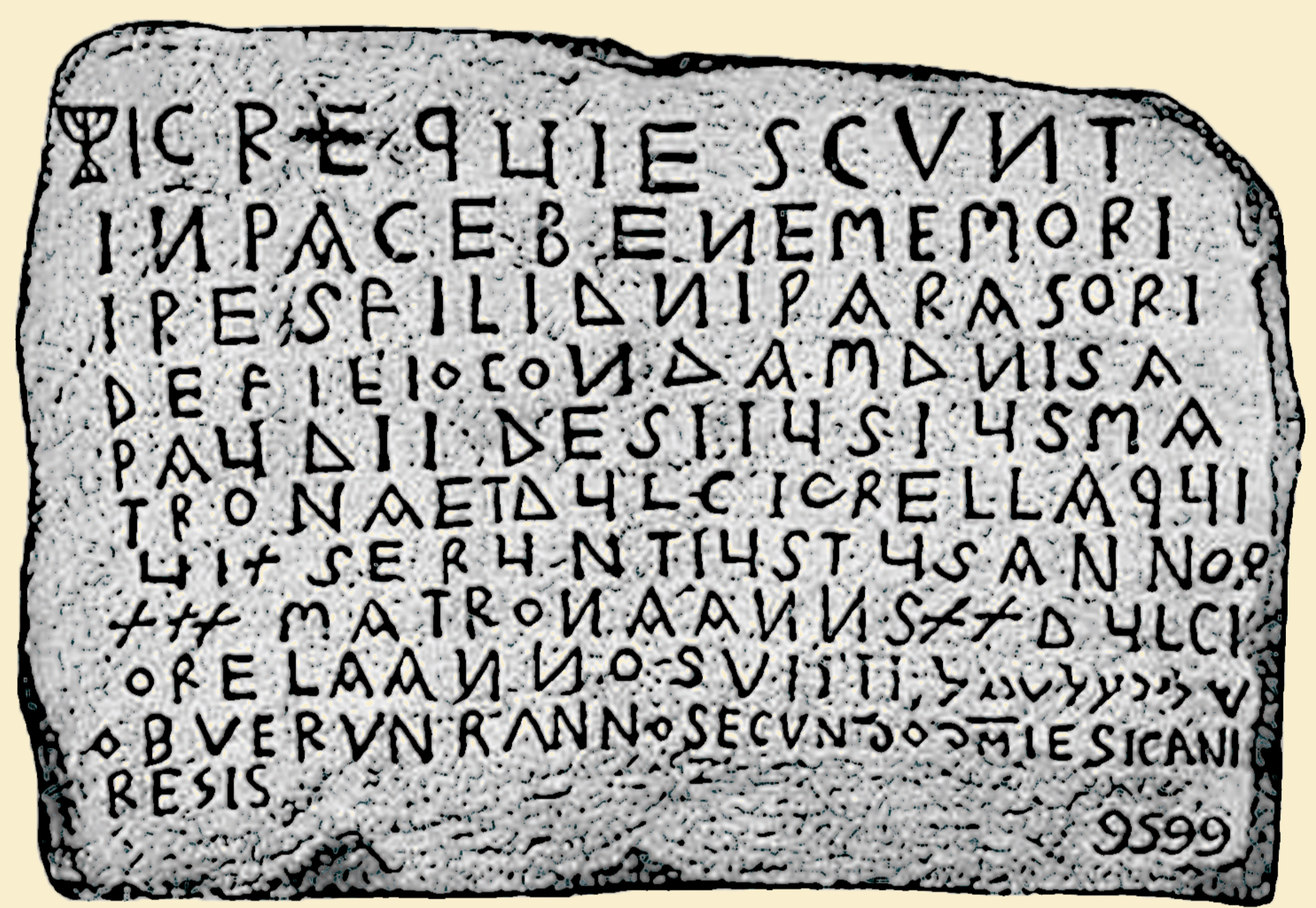


- **Peleger / Pereger** est un nom grec, d'ailleurs assez répandu dans les provinces orientales de l'Empire romain depuis l'Antiquité, mais qui semble avoir été particulièrement à l'honneur dans les communautés juives ;
- quant aux noms **Nid** et **Jona(s)**, ils sont hébraïques, tout comme l'est le choix d'établir la filiation non par la formule latine consacrée l'Peleger « filius Nid[i] » mais par le patronyme « Ben Nid ».

Les juifs au Premier Moyen Âge :

Des communautés juives sont référencées en Gaule dès le I^{er} siècle apr. J.-C. : la plus célèbre d'entre elles est celle de Vienne, qu'aurait rejoint le roi de Judée Hérode Archélaos – prénom biblique suivi d'un surnom grec typique des provinces orientales de l'empire ! – lors de son exil en Gaule sur ordre d'Auguste. À l'époque mérovingienne (486-751) de véritables synagogues sont déjà mentionnées dans des chefs-lieux de cités tels que Clermont ou Orléans, mais surtout dans les grands ports méditerranéens comme Marseille et Arles en Gaule ou Narbonne dans le royaume wisigothique.

Cette présence n'est pourtant attestée archéologiquement que par quelques objets antiques ou primo-médiévaux portant des décors spécifiques (notamment une lampe à huile pourvue d'une *menorah* découverte à Orgon près d'Arles), pour la plupart découverts dans la Vallée du Rhône. Une poignée de stèles funéraires comme celle d'Auch et, surtout, celles qui sont conservées au musée de Narbonne, la confirment. Il semblerait qu'à l'époque mérovingienne, les juifs (souvent appelés « Syriens » dans les textes) aient joué un rôle important dans le commerce méditerranéen, grâce aux relations privilégiées qu'ils entretenaient avec le monde byzantin.



Stèle du Musée de Narbonne

Assez discrètes, les communautés de Gaule semblent avoir longtemps épargnées par les conflits religieux, qu'il s'agisse des persécutions païennes frappant les chrétiens jusqu'au début du IV^e siècle, ou de celles qui visent à leur tour les païens après 392, date où le christianisme devient religion officielle de l'empire romain.

Les choses changent cependant à la fin du VI^e siècle, quand le roi mérovingien Chilpéric (561-584) et son épouse Frédégonde entreprennent d'inciter leurs sujets juifs à se convertir au christianisme. En l'an 576, tandis que l'insécurité croît dans le royaume en raison de la guerre civile qui oppose le roi à son frère Sigebert, la synagogue de Clermont est détruite par une émeute et l'évêque local contraint à l'exil les juifs qui refusent le baptême.

De telles violences restent cependant marginales, le pape Grégoire le Grand (590-604) lui-même dénonçant ces conversions forcées. Elles ont néanmoins eu un impact psychologique sur les mérovingiens de confession juive, qu'elles ont peut-être encouragés à donner à leurs enfants des noms à consonance plus orientale (tel Peleger) qu'ouvertement hébraïque (tels Nid ou Jonas). Le fait est qu'au début du VII^e siècle, le roi Dagobert fait la sourde oreille à la demande de l'empereur Heraclius d'imposer le baptême à ses sujets israélites et que, deux siècles plus tard, les premiers Carolingiens prennent des dispositions destinées à protéger les communautés juives de Francie – Louis le Pieux (814-840) allant jusqu'à nommer un « maître des juifs » chargé de leur sécurité. Les premières véritables persécutions ne commenceront qu'avec les Capétiens, au début du XI^e siècle.

Daniel Perrier, conservateur du Patrimoine, responsable des collections du premier Moyen Âge du musée d'Archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye